

ques-uns des cadavres des Hollandois qui venoient de faire naufrage , qui ne fussent pas dans la situation qu'il venoit de décrire , il con'entoit de perdre un pari assez considérable qu'il proposa. Les Officiers ayant accepté le pari sans hésiter , il trouva le moyen de les amuser , & fit partir en poste des gens qui ayant ramassé dans des cabarets des pipes à moitié pleines de tabac , les mirent , selon ses instructions , dans la bouche de cha un des cadavres Hollandois que la marée avoit jetrés sur le rivage , & placerent leurs mains dans leurs poches. Les Officiers Hollandois s'étant transportés sur la plage avec les amis du Capitaine Stanhope , furent tres stupéfaits à la vue de leurs compatriotes. Ils perdirent leur pari , & furent si confus , qu'ils quitterent Portsmouth dès le même jour.
Idem.

GAZETTE ABRÉGÉE DES TRIBUNAUX (1).

PARLEMENT DE PARIS.

DEUXIÈME CHAMBRE DES ENQUÊTES

Cause entre le Sr. Péan , ancien Procureur du Roi au Bailliage de Frenay-le-Vicomte , appellant , — & le Mineur Miitois & son Curateur , intimés.

QUELLE est dans la Coutume du Maine l'entendue d'une donation que peut faire une femme veuve , ayant enfant , en se mariant ? — L'action de l'emploi des propres aliénés entre-t-elle dans le don ?

Le Sr. Emmanuel Jacques Péan étoit appellant d'une sentence de la Sénéchaussée de la Fleche , du 6 Septembre 1785 , laquelle avoit

jugé 1°. que le don à lui fait, par son contrat de mariage, par Julienne de Valbois, sa femme, auparavant, veuve du sieur Millois, ne s'étendoit que sur les meubles & acquêts, dans lesquels il ne pouvoit avoir qu'un tiers, en conformité de l'article 336 de la Coutume.

2°. Que l'action de remploi des propres aliénés, quoique mobilière, n'entroit pas dans le don, en conformité de l'article 314 de la Coutume. — Il souvenoit sur la première question, vis-à-vis du sieur Guillaume-Gabriel Millois, mineur, & du sieur Millois de Lestang, oncle & curateur du mineur, que le don à lui fait ne devoit pas se régler par l'article 336 qui n'avoit de rapport qu'aux conjoints, mais bien par l'article 332, qui faisoit à la femme la liberté, en se mariant, de donner le tiers de ses propres, & la moitié de ses meubles & acquêts, quoiqu'elle eût un enfant de son premier mariage.

Sur la deuxième question, que l'action de remploi étoit mobilière, elle entroit dans le don qui lui avoit été fait, suivant la jurisprudence résultante de trois Arrêts de la première Chambre des Enquêtes : du 13 Avril 1764, de la troisième Chambre des Enquêtes de l'année 1780, & de la Grand-Chambre du 19 Janvier 1782. On répliquoit au sieur Péan que si le mineur Millois n'eût point existé, le don auroit compris la totalité du mobilier & des acquêts avec le tiers des propres ; mais qu'au moyen de l'existence de ce mineur, l'étendue du don ne pouvoit se régler ainsi, & devoit au contraire se réduire suivant l'art. 336 de l'Édit des secondes noces. — Que c'étoit une erreur de prétendre que cet art. 336 ne s'appliquoit qu'aux gens mariés, lors de leur donation, & non aux veufs ou veuves, ayant enfans d'un précédent ma-

riage, que les mots *conjoints* ou *l'un d'eux* dont se servoit la Coutume, s'entendoient & se voient toujours entendus des personnes actuellement ou ci-devant mariées, *liberis existantibus*; que jamais il n'avoit été interprété ni exécuté autrement dans la province depuis la réformation de la Coutume. Que c'étoit en faveur des enfans & pour leur intérêt, qu'elle limitoit la faculté de disposer des gens mariés, qu'il n'y avoit que les gens libres & sans enfans qui pussent user de la plénitude de disposer accordée par l'article 332. — Que quoique l'action de renploi fût mobilière, elle ne devoit pas tomber dans le don, par la raison que la loi prohibant la disposition des propres, elle ne pouvoit la permettre en les dénaturant; que cette action étoit & devoit être réputée immobilière & propre, à l'effet de ne point entrer dans le don des meubles & acquis; qu'autrement il seroit dans le pouvoir du mari & de la femme de se faire, pendant le mariage, des avantages indirects en vendant leurs propres, & par ce moyen en faire tomber le prix dans le don mutuel, comme étant des meubles ou des effets mobiliers. Par Arrêt du 11 Juillet 1787, rendu en la troisième Chambre des Enquêtes, la Sentence de la Sénéchaussée de la Fleche a été confirmée.

Tournelle de Paris.

ON plaide actuellement au rôle des Samedis une question d'Etat qui présente le plus grand intérêt.

La dame Siret, batisée comme issue de pere & mere inconnus, mariée à l'âge de 16 ans à Monsieur Siret, aussi comme née de pere & mere

inconnus , prétend être fille de la Marquise Douchin.

Elle a rendu plainte au Châtelet de Paris ; sur l'information qui a été faite , deux particuliers ont été décrétés , l'un d'assigné pour être oui , l'autre d'ajournement personnel.

La Dame Siret a depuis demandé le renvoi de la cause à l'audience & fait civiliser la procédure ; elle l'a dénoncée ensuite au Marquis de Roquelaure & à la demoiselle Douchin sa femme , fille légitime du Marquis & de la M^{re} requise Douchin ; elle a demandé qu'ils fussent tenus de la reconnoître pour leur sœur.

Le Marquis & la Marquise de Roquelaure soutiennent qu'une pareille procédure est nulle ; ils prétendent que la dame Siret n'a ni titre ni possession de l'état qu'elle vient réclamer pour la première fois à l'âge de vingt-quatre ans.

Cette affaire exige le développement des grands principes qui reglent l'état des hommes. La question de validité de procédure n'est pas moins importante ; c'est celle qui fait en ce moment l'objet principal.

Le concours est prodigieux aux plaidoires , & le public n'est pas moins attiré par l'intérêt que présente la cause , que par la célébrité des Avocats qui la défendent.

M. Gerhier , bâtonnier de l'Ordre des Avocats , p'aide pour la Dame Siret.

M. de Bonnières pour le Marquis & la Marquise de Roquelaure.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 25 AOUT 1787.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*FIN du Fragment traduit du Poëme des
Jardins , par le Père Rapin.*

FN détours infinis tantôt le buis s'égaré,
Imitant ce palais qui renfermoit Icaré,
Où par mille chemins opposés, confondus,
En vains les pas erroient, indécis & perdus;
Tantôt l'art nous séduit par une autre magie;
Il peint les ornemens qu'inventa la Phrygie:
On cherche à retracer les tissus précieux,
Des filles de Sidon ouvrage industrieux,
Souvent le goût préfère à ces confus délaies

N°. 34, 25 Août 1787.

G

Le cadre symétrique, où mille fleurs rivales
 Aux yeux des spectateurs semblent s'enorgueillir,
 Et par-tout inviter les mains à les cueillir.
 Mais, quoi! faut-il de l'art révéler la richesse?
 J'en appelle à ton goût: choisis avec sagesse;
 Il suffit qu'à mon gré le plus heureux dessein
 Est celui qui le mieux correspond au terrain.

QUAND tout sera prévu, que la bêche y repasse;
 Tourments encor le champ, applanis sa surface,
 Ou ton jardin perdra l'attrait le plus flatteur.
 L'hiver commence-t'il d'adoucir sa rigueur?
 Il est temps de planter; accélère l'ouvrage;
 D'une active jeunesse excite le courage,
 Hâte-toi; d'un ciel pur, tandis que tu jouis,
 Que le champ soit couvert de guirlandes de buis.

IL en est qui du sort requèrent en partage
 D'un jardin plus borné le modeste héritage;
 Et l'art au-lieu de buis leur laisse pour tout choix
 Ou la tuile rougeâtre ou l'humble clos de bois;
 Le buis seroit funeste: usurpant le parterre,
 Son luxe parasite épuiserait la terre,
 Ne crois pas toutefois, prompt à le condamner,
 Que dans un champ plus vaste il ne puisse régner;
 Honneur de nos jardins, sa fidèle verdure
 En fera de tout temps la grâce & la parure.

Les fleurs viennent s'offrir à mon œil enchanté.

Quel éclat rarissant que le soleil !
 Observons leur nature : il est temps de connaître
 Dans quel sol, sous quel astre elles aiment à naître.
 Mais qui peut distinguer tous les genres de fleurs,
 Leurs parfums odorans, leurs brillantes couleurs,
 Et la vertu donnée à la balle féconde,
 Et les graines enfin dont chaque espèce abonde ?
 Se déroband sous terre aux rigueurs des Autans,
 Les unes pour éclore attendent le printemps ;
 Les autres de l'hiver craignent peu les ravages,
 Et des froids aquilons affrontent les outrages ;
 Celle-là du soleil demande la chaleur,
 Celle-ci de l'ombrage aimera la fraîcheur.
 Du terrain qui leur plaît leur nature décide :
 Qu'il soit tantôt plus sec & tantôt plus humide,
 Souvent l'une préfère un sol facile & doux,
 Et l'autre un sol ingrat, hérissé de cailloux.

LORSQU'A la terre enfin ta main les abandonne,
 (Ne t'écartes jamais du conseil que je donne !)
 Que le livre du ciel se déploie à tes yeux :
 Suis des astres divers le cours harmonieux ;
 Examine comment dans sa marche ordonnée
 Le Dieu du jour décrit le cercle de l'année ;
 Apprends à distinguer les Rois brouyans de l'air,
 Les présages d'Eurus, l'influence d'Auster ;
 Consulte de soleil sortant du sein de l'onde,
 Ou lorsque pour Thétis il se dérobe au monde :

Interroge Phébé : tu liras sur son front
 Le vent qui soufflera, les eaux qui tomberont ;
 Discerne enfin du ciel les promesses douteuses ;
 Tantôt des sœurs d'Hyas les urnes pluvieuses ,
 Tantôt de Bootès le char tardif & lent ,
 Tout sert à diriger le colon vigilant ;
 De ces astres puissans il fait quel est l'empire ,
 Et combien de malheurs la négligence attire.

Je dois le répéter : si tu ne pressens pas
 Des vents & des saisons les éternels combats ,
 Tu verras vainement , avec un œil d'envie ,
 Des jardins d'alentour la culture fleurie ,
 Au déclin de l'hiver , ne t'endors pas toujours
 Sur la foi des Zéphirs , précurseurs des beaux jours ;
 Imprudent qui trop tôt se livre aux fils d'Éole !
 Sur leurs ailes souvent l'espérance s'envole .
 Messager du printemps , fier de sa toison d'or ,
 Oui , même le bœuf peut te trahir encor ; -
 C'est dans ces temps douteux que le courroux céleste
 Semble nous menacer d'un désastre funeste ;
 C'est alors que des airs les orageux tortens
 Fondent sur nos jardins & ravagent nos champs .
 Crains aussi pour tes fleurs un reste de froidure :
 Quand l'hiver laisse enfin respirer la Nature ,
 Observe-bien les pas qu'il imprime en fuyant ,
 Et qu'ils n'échappent plus à ton œil clairvoyant ,
 Avant de confier les graines à la terre ,

Souviens-toi quel est l'astre ou fatal ou prospère ;
 Consultes donc le ciel , choisis les temps heureux.

..... &c.

(Par M. Ryznier, Secrétaire Perpétuel de
 la Société d'Emulation de Liège.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
 du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Moisson* ; celui
 de l'Énigme est *Tou-de-chambre* ; celui du
 Logogryphe est *Caprice*, où l'on trouve
carpe, câpre, épi, pie, arc, race, pari,
repic, carie, ciré, ire, parc.

C H A R A D E.

DANS les rangs ennemis autrefois mon dernier
 Avec beaucoup d'éclat dirigeoit mon premier ;
 D'un pas pénible & lent, l'inhumain Charretier
 Tous les jours est celui qui conduit mon entier.

(Par Mme la Marquise de B..., en Vivarais.)



É N I - G M E.

QUELQUEFOIS au plaisir je dois mon existence ;
 Mais plus souvent encore aux malheurs des humains ;
 C'est sur le lit de la souffrance ,
 C'est chez l'homme courbé sous le poids des destins ,
 Que je nais mille fois , & que ma courte vie
 Se-reproduit & multiplie.
 Sur les traces de la Beauté
 Je m'empresse aussi de paroître.
 Cruelle & charmante Myrrhé ,
 Combien de mes pareils tes beaux yeux font-ils naître !
 C'est donc de la douleur , du plaisir , de l'amour
 Que mes frères & moi nous recevons le jour.
 Lecteur , juge combien notre famille est belle !
 Mais vois en même-temps l'atrocité du sort :
 Le temps frappe sur nous son empreinte cruelle ;
 L'instant où nous naissons nous apporte la mort.
 (Par M. Garnier , Commissaire Feudiste.)



 LOGOGYPHE.

JE suis sur quatre pieds, sale, malpropre, immonde,
 C'est à qui me rebutera ;
 Sans premier & dernier je plais à tout le monde,
 Et c'est alors à qui m'aura,

(Par un Ancien Militaire.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De la Décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains jusqu'à nos jours ; par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller Honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon ; dédié au Roi. A Paris, chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, 1787. 1 vol. in 8°.

LA seconde Édition de cet Écrit a devancé l'analyse & l'examen que nous en allons présenter. Les uns l'ont considéré comme un Ouvrage de parti ; d'autres comme une défense du bon goût & des bonnes mœurs : tandis que les opinions extrêmes flottent ainsi & se combattent, on a soi-même le temps

G iv

de laisser reposer la sienne, & de l'exprimer avec plus de calme. A quelques égards, c'est ici un de ces Livres polemiques qu'il est aussi dangereux de défendre que de blâmer, dont on peut admettre la doctrine, sans approuver toujours les exemples qui l'appuient, où la raison & la justice prennent quelquefois le langage de la passion, & dont on ne peut guères rendre compte impartialement sans être accusé de partialité. Quoi qu'il en soit de ces dangers & de ces considérations, celui qui expose son jugement avec franchise, sans prétendre à aucun droit sur celui d'autrui, ne doit craindre la haine de personne. Un Journaliste seroit le plus méprisable des prévaricateurs, s'il laissoit enchaîner sa liberté par l'intolérant amour-propre, qui veille sans relâche à la tyrannie des opinions.

En d'autres Ouvrages d'une saine Littérature; M. Rigoley de Juvigny avoit déjà manifesté les principes & les plaintes auxquels il revient plus en détail dans ce moment. Le titre seul de son Livre a dû lui persuader qu'il rencontreroit plus d'adversaires que de disciples; aussi n'est-ce pas sans courage qu'un Auteur peut se soustraire à la politique de Montaigne: " Qui a les mœurs, établies en
 » réglement au-dessus de son siècle, ou qu'il
 » torde & émouffe ses règles, ou, ce que
 » je lui conseille plutôt, qu'il se retire à
 » quartier, & ne se mêle point de nous. Qu'y
 » gagneroit-il? "

Le dessein de M. de Juvigny, en peignant les révolutions qu'ont éprouvées les Lettres & les Mœurs, a été sans doute d'en suspendre la décadence actuelle ; mais ne se fait il point illusion sur le succès de cette entreprise ? Le *mauvais goût*, le *bel-esprit*, la *fausse philosophie* auxquels on attribue cette corruption, en sont moins les causes que les effets. Il faut remonter plus haut pour arriver à la racine du mal. La plume sanglante de Juvénal n'arrêta pas le débordement de Rome ; les efforts de Quintilien & de Longin se brisèrent contre les progrès de la fautive éloquence. Ici l'on découvre les limites du pouvoir de l'opinion, lorsqu'elle combat des causes plus fortes qu'elle ; vouloir détruire celles ci avec des Livres, c'est opposer à la tempête des feuilles de papier.

» Les Arts & les Sciences, dit le Sceptique
 » Hume, sont des plantes qui exigent un
 » sol encore nouveau ; & quelque riche qu'il
 » puisse être, telles ressources artificielles
 » qu'on employe pour le rajeunir, lorsqu'une
 » fois il est épuisé, il ne produira plus rien
 » de parfait en aucun genre. * L'Histoire
 confirme cette observation. Jamais, sans
 doute, le ciel n'ôte à l'espèce humaine
 son génie naturel ; mais les conjonctures so-
 ciales en déterminent seules la corruption ou
 l'essor. Quelle est la marche constante de ces

* Vid. *Essay on the Rise of Arts and Sciences.*

vicissitudes ? D'une imitation grossière de la Nature , les talens s'élèvent bientôt à des créations choisies & épurées ; les modèles naissent, les grands Écrivains se forment ; bientôt leur exemple devient règle , & bientôt aussi l'étude des règles fait négliger celle du génie ; les raffinemens du goût succèdent à ses conceptions ; ensuite on se lasse d'imiter ce qu'on ne peut égaler ; la vanité remplace l'émulation. Comme il est impossible de fixer l'esprit & l'imagination par des préceptes , on s'écarte insensiblement de la route tracée : l'ambition d'être soi-même original gagne les talens & même la médiocrité. * Dans la philosophie , les Leucippes & les Protagoras prêchent l'athéisme , parce que Socrate a défendu l'existence de la Divinité ; les principes de nos devoirs ayant été enseignés par les Sages antérieurs , on entendra des métaphysiciens nouveaux réduire la vertu au calcul de l'intérêt personnel , imprimer que les pères haïssent leurs enfans comme leurs héritiers , que les remords sont l'ouvrage de la superstition , que les courtisannes sont à préférer aux femmes chastes , parce qu'elles achètent des broloques , &c. &c. Le style des Sciences , gâté par le bel-esprit , sera un

* Le Docteur Hurd , Evêque de Worcester , a traité cette matière avec beaucoup de sagacité , de goût & de philosophie , dans ses Commentaires sur Horace , l'un des meilleurs Ouvrages qu'ayent les Anglois sur l'étude de Bolles-Lettres.

jargon métaphysique & métaphorique en même-temps, & se composera d'abstractions recherchées, en style pesant qui visera à l'élégance. Les Lettres offriront des nouveautés non moins étranges. Chaque Auteur fera une rhétorique pour son propre ouvrage. Les principes & les modèles étant également dédaignés, le goût, le style, le caractère général des compositions, varieront tous les dix ans. On verra d'éclatans succès de trois mois; l'art d'écrire devenant plus indépendant de l'étude & de la réflexion, l'élégance & l'agencement des mots formeront le premier mérite; on fera plus de cas d'un compliment spirituel que d'une dissertation profonde; le talent des phrases sera le plus recherché; & comme tout le monde prétendra à en tourner, cette émulation amènera bientôt l'afféterie & les écrits vuides, l'emphase & l'exagération; des peuples entiers deviendront Auteurs, & on pourra leur appliquer ce que dit Horace de la rage poétique de son temps:

Populus levis hoc calet uno

Scribendi studio, pueri patresque severi

Fronde comas vincti, œnant & carmina dicant.

Si, à cette cause primitive, nécessaire, de l'altération du goût & de la raison, on ajoute la force qu'elle tire, selon les circonstances, de la nature du gouvernement, des habitudes des Gens de Lettres & de leurs

rappports dans la société, du caractère de celle-ci, de l'esprit que lui donnent les mœurs, les coutumes, la distribution des richesses, les passions dominantes, le choix des plaisirs, &c., on se convaincra de l'insuffisance des raisonnemens contre une révolution aussi inévitable que celle des saisons. Le génie des Romains sous Trajan & ses successeurs, n'étoit-il pas éclairé par les Ouvrages des Grecs, de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Salluste ? On chantoit les vers des grands Poètes ; mais il n'y avoit plus de Poètes. Cependant à peine un siècle s'étoit écoulé depuis les beaux jours de la Littérature, & on ne les vit renaître en Europe que seize cens ans après.

L'influence réciproque des Lettres & des Mœurs doit sans doute les faire participer mutuellement à leur dégénération. Aussi M. de Juvigny, pour rendre son tableau complet, a-t'il embrassé l'histoire de ce double avilissement. Peut être est il aussi difficile, à certaines périodes, de régénérer les caractères que de redresser les esprits par des censures ; mais comme les principes de la morale ont une base bien plus profonde que ceux du goût ; qu'il est d'ailleurs souverainement important de bien vivre, & qu'il l'est assez peu de bien écrire, il n'est jamais inutile de parler à l'humanité de ses devoirs. De cette digression préliminaire, venons maintenant à l'Ouvrage même, dont le but général l'a occasionnée.

L'Auteur passe d'abord en revue, & rapidement, l'état des Lettres chez les Grecs, leur naissance, leur perfectionnement, leur chute : galerie de portraits classiques, dessinés avec plus de goût que d'invention ; mais où l'on découvre un Écrivain nourri de la Littérature ancienne, aux beautés de laquelle il oppose dans chaque genre les défauts de quelques Écrivains modernes. Dans ce parallèle, que des traits plus précis eussent rendu plus piquant, sont semées d'excellentes réflexions, telles, par exemple, que celle qui suit, relativement à l'éloquence :

« Rien ne lui est étranger, dit l'Auteur.
 » La philosophie la rend austère, solide &
 » profonde ; les Sciences, riche, intéressante,
 » instructive ; les Beaux-Arts, riante, pitto-
 » resque & fleurie ; la Nature seule la rend
 » simple & sublime. Ainsi dès que notre
 » esprit est inculte, dès que nous n'avons
 » rien étudié, rien approfondi, & que nous
 » sommes privés de goût, l'éloquence n'est plus
 » qu'un son bruyant de paroles, vuides de
 » pensées, qu'un pur galimatias dont l'igno-
 » rance se sert pour faire illusion. »

Dans cette première partie M. de Juvigny a entièrement passé sous silence la décadence des mœurs de la Grèce ; il célèbre au contraire l'époque même où cette corruption se développa & devint irrémédiable. « Ja-
 » mais Athènes, nous dit-il, ne fut plus flo-
 » rissante que sous l'administration de Péri-
 » clès. Les magnifiques monumens dont il

» l'embellit, le nombre immense de statues
 » dont il la décora en firent la Ville la plus
 » imposante de la Grèce. Quelle haute idée
 » tant de magnificence & de grandeur ne
 » devoient-elles pas donner aux Étrangers
 » de la puissance & du bonheur des Athé-
 » niens? Tous les Arts, tous les grands
 » Hommes y fleurirent à la-fois.... Ces jeux
 » où le génie disputoit la victoire au génie,
 » élevoient l'ame, & entretenoient dans tous
 » les esprits une noble émulation, &c.... »

Admire qui voudra tant de merveilles & leur Auteur; il n'en est pas moins vrai qu'elles coûtèrent aux Athéniens leurs vertus publiques, leur ancienne police, la sagesse de leur administration au-dedans & au-dehors. Dans la conduite des États, comme on l'a fort bien dit avant moi, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner les hommes. Or c'est à cette époque, tant célébrée, de l'illustration des talens à Athènes, que l'on vit pour la première fois le Peuple acheté publiquement par un Démagogue; celui ci, à l'aide de cette vénalité, saper le Gouvernement, qui jusqu'alors avoit fait la gloire de la République & de la Grèce entière; faire exiler Cymon & Thucydide qui s'opposoient à ses prodigieuses & à la rupture avec Lacédémone; voler le trésor de Délos pour bâtir le Temple de Minerve; corrompre les citoyens en détail après avoir corrompu le peuple même; convertir à l'usage des spectacles les fonds destinés à la défense de l'État;

préparer la guerre du Péloponèse, qui perdit la Grèce pour éluder le compte de ses dissipations, énerver enfin par la mollesse, les plaisirs, l'oïveté, la Nation à qui ses Tragedies, ses statues & ses colonnades firent bientôt oublier ses mœurs, sa modération & sa liberté. Il est donc vrai que le luxe des Arts & des Sciences accompagna à Athènes une corruption publique qu'on vit se reproduire, & toujours au milieu des chef-d'œuvres du génie, sous le règne d'Auguste & au siècle de Léon X. M. de Juvigny a évité de marquer cet accord, qui prouve, contre son sentiment, que l'époque de la décadence des Lettres trouve déjà les mœurs dégénérées.

Rome lui fournissoit le sujet de la même observation; il l'indique passagèrement pour s'attacher en entier à l'histoire de l'esprit humain dans cette République. Après avoir analysé, d'après l'opinion de tous les gens de goût, les qualités des principaux Orateurs, Poètes, Historiens, il passe à ceux du second rang qui ouvrirent la carrière de la médiocrité. Voici entre-autres comment il a caractérisé Lucain, dont le Poème a obtenu de nos jours un instant de résurrection.

« Ce Poème, dont les défauts sans nombre
 » effacent le peu de beautés qu'il renferme,
 » est à la vérité l'Ouvrage de la jeunesse de
 » l'Auteur; mais ce n'est point une excuse.
 » Il est même plus que douteux que Lucain,
 » enlevé à la fleur de l'âge, eût fait mieux si
 » de plus longs jours eussent permis qu'il

» retouchât son Ouvrage. Ce doute est fondé
 » sur le caractère propre de ce Poète.... Lu-
 » cain auroit toujours été boursoufflé sans
 » substance, & gigantesque sans être grand.
 » Choix du sujet, ordonnance, unité, élé-
 » gance de style, harmonie, précision, tout
 » manque à la Pharsale.... Elle est composée
 » de pièces rapportées, que le Poète, dans cer-
 » tains momens de verve, travailloit au ha-
 » sard & sans suite pour les coudre aux en-
 » droits foibles qu'il vouloit relever. Ce qui
 » le prouve c'est cette multitude de vers
 » durs, froids, secs & brisés, le défaut de
 » clarté, le coloris sombre & monotone,
 » cette marche languissante qui règnent dans
 » tout le Poème.... »

Si l'on compare ce jugement sévère à celui
 tout opposé qu'on porta il y a quelques années
 sur le même Ouvrage, on se persuadera que
 les enseignes du goût, rassemblent bien des
 infidèles, ou qu'elles sont étrangement mé-
 connoissables.

Dans cette revue de la Littérature Romaine,
 M. de Juvigny a consacré un article judicieux
 à Pline le Naturaliste, dont il a cependant
 trop exalté le style. Ce morceau rappelle à
 l'Écrivain comme à la pensée de ses Lec-
 teurs, cet Octogénaire étonnant qui tient
 parmi nous le sceptre de l'éloquence & du
 génie; modèle unique de l'accord qui peut
 exister entre la science & les beautés de l'élo-
 cution, & que nous comparons avec douleur

à la colonne Trajane au milieu des débris de l'ancienne Rome.

L'Auteur a tracé un parallèle court & sensé des Lettres de Pline le jeune & de celles de Cicéron; il donne absolument la préférence à celles ci contre l'opinion opposée, défendue un moment en France avec plus d'esprit que de solidité. « Cicéron, dit fort bien M. de Juvigny, n'écrivoit à ses amis que pour déposer dans leur sein le secret de son ame; ainsi ses Lettres ont-elles de l'aïssance & de la franchise; elles renferment l'histoire de son temps, présentent & peignent le caractère, les passions, les projets, les intrigues des hommes de son siècle; elles jettent un jour sur les affaires générales & sur les causes des troubles qui agitoient la République.... Pline au contraire, né à la Cour des Rois, observe dans ses Lettres le silence d'un Courtisan. Sa réserve est extrême; il ne s'ouvre avec ses amis sur aucun événement public, &c. &c. »

Après avoir décrit la chute des Lettres sous l'Empire Grec, les soins de Charlemagne pour diminuer la barbarie du moyen âge, les ténèbres qui couvrirent l'Europe durant plusieurs siècles, la lente renaissance des études & des talens, enfin leur perfection en tout genre sous le règne de Louis XIV, M. de Juvigny appelle son siècle en jugement, & en fut le tableau le plus honorable. Des désordres de la Régence il voit naître une dépravation universelle, dont les progrès succellifs